

Portrait

Veerabhadran Ramanathan, l'une des inspirations de « Laudato si' », récompensé par l'Académie des sciences

By [Nicolas Senèze](#)

Modifié le 9 septembre 2025 à 14h34. Temps de lecture : 3 min.



Le scientifique indien Veerabhadran Ramanathan (photographié ici en 2014, en Californie) a reçu la Grande Médaille de l'Académie pontificale des sciences le mardi 9 septembre. Depuis son encyclique *Laudato si'*, il alerte sur les profondes inégalités causées par le changement climatique. Erik Jepsen / UC San Diego

Pionnier de la recherche sur le climat et la destruction de la couche d'ozone, le scientifique indien a également participé à la rédaction de l'encyclique *Laudato si'* du pape François en 2015. L'Académie des sciences lui a décerné sa Grande Médaille, sa plus haute distinction, le mardi 9 septembre.

Veerabhadran Ramanathan se souviendra toujours de sa nomination à l'Académie pontificale des sciences en 2004. « J'étais aux Maldives, essayant de mesurer les effets du nuage brun de pollution sur l'Asie et l'océan Indien », raconte le scientifique indien depuis San Diego, où il enseigne à l'Université de Californie. « J'étais désespéré: nos résultats étaient pires que prévu. De plus, nous venions de faire s'écraser un de nos drones avec tout son équipement de mesure... »

La découverte d'un courriel de Mgr Marcelo Sánchez Sorondo, alors chancelier de l'Académie pontificale des sciences (APS), lui a apporté un certain réconfort. « Il a annoncé ma nomination et mon installation le mois suivant à Rome. J'étais encore en chemise: j'ai à peine eu le temps d'acheter un costume que j'ai rencontré Jean-Paul II! »

Plus de vingt ans plus tard, l'émotion est encore palpable dans la voix de l'octogénaire, pourtant couvert d'honneurs. « Il faut se rendre compte de ce que cela signifiait pour le petit garçon du sud de l'Inde qui, de langue maternelle tamoule, ne comprenait même pas l'anglais de ses professeurs de collège, de se retrouver ainsi honoré par le chef spirituel de 1,3 milliard de catholiques et aujourd'hui considéré comme un saint ! »

C'est aussi parce qu'il a mal compris ses professeurs qu'il a « perdu l'habitude d'écouter » pour « découvrir les choses par lui-même », confie-t-il. Il s'est ainsi forgé un solide esprit scientifique qui lui a permis d'obtenir un diplôme d'ingénieur en Inde, puis un doctorat sur l'atmosphère de Mars et de Vénus à l'université de Stony Brook (New York).

Au Vatican, une « grande liberté académique »

Ces travaux lui permirent d'intégrer la NASA en 1974, où il participa à l'étude de l'impact environnemental des engins spatiaux. Il découvrit ainsi l'effet sur l'atmosphère des chlorofluorocarbures (CFC), gaz utilisés notamment pour la réfrigération et progressivement interdits par le Protocole de Montréal en 1987.

En 1980, avec l'Américain Roland Madden, il fut également l'un des premiers à prédire que le changement climatique était perceptible derrière le « bruit » des variations météorologiques. C'est ce que démontra le GIEC (Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat) en 2001.

Membre d'autres cercles prestigieux comme l'Académie nationale des sciences (États-Unis) et l'Académie royale de Suède (qui décerne les prix Nobel de physique et de chimie), le scientifique, bien que non catholique, conserve une affection particulière pour l'Académie pontificale, dont il est aujourd'hui membre du conseil.

« J'y ai découvert une grande liberté académique. Cinq ans après mon arrivée, j'organisais déjà ma première conférence, encouragé par Benoît XVI », raconte le scientifique indien, frappé par le travail interdisciplinaire, notamment avec ses collègues de l'Académie pontificale des sciences sociales (PASS).

À lire aussi

Dix ans de « Laudato si' » : quand le Vatican s'allie à la science

Effets du changement climatique sur les plus vulnérables

En 2013, en marge d'une réunion, il dîne avec son compatriote Partha Dasgupta, professeur d'économie à Cambridge : leurs échanges passionnés les amènent à proposer une conférence sur le thème « Humanité durable, nature durable : notre responsabilité », qui aura lieu l'année suivante au Vatican. L'occasion d'alerter le pape François fraîchement élu. Le point de départ surtout de la désormais très célèbre encyclique *Laudato si'*, publiée en 2015 et dont Veerabhadran Ramanathan sera l'un des correcteurs.

Ces travaux lui ont fait prendre conscience des profondes inégalités que le changement climatique impose aux plus vulnérables : « 80 % des émissions sont causées par 1 milliard de personnes, tandis que les 3 milliards les plus pauvres sont en première ligne face aux effets du changement climatique. Pourtant, nous consacrons 95 % des ressources à la réduction des émissions et seulement 5 % à l'adaptation au changement », résume ce promoteur de la « résilience ».

C'est ce « cheminement » personnel qu'il a partagé mardi après-midi sous la coupole du Quai de Conti, lors de la remise de la Grande Médaille de l'Académie des sciences, la plus haute distinction de l'institution fondée en 1666 dans le sillage d'autres académies prestigieuses comme la Lincei (ancêtre du PASS) ou la Royal Society de Londres.

L'Académie des sciences rompt avec le climato-scepticisme

C'est aussi une façon pour l'Académie de se démarquer de la réputation climato-sceptique qui lui a longtemps adhéré, notamment sous l'influence de l'ancien ministre Claude Allègre. En 2015, des scientifiques du Quai de Conti se disputaient un avis à rendre en vue de la COP21 à Paris : faute d'accord avec une puissante minorité climato-sceptique, le texte n'a pas été publié.

À lire aussi

Académie des sciences, deux siècles de grandes querelles

Dix ans plus tard, cette même Académie, renouvelée par l'arrivée d'éminentes climatologues comme Sandrine Bony (en 2023) ou Valérie Masson-Delmotte (en juin 2025), récompense donc Veerabhadran Ramanathan comme un précurseur des études climatiques.

La prise de conscience de « ma » responsabilité a été un moment cathartique.

Lorsque, avec les Académies pontificales, nous avons commencé à travailler sur le symposium sur la responsabilité humaine face au climat, l'archevêque français Roland Minnerath, qui nous accompagnait, a suggéré d'ajouter « notre responsabilité » au titre. Pour moi, ce fut un moment cathartique : jusque-là, je m'étais contenté de mesurer et d'observer les effets du changement climatique, mais je n'avais jamais considéré cela comme « ma » responsabilité. Depuis, j'ai constaté comment ce travail conjoint entre scientifiques, responsables religieux et gouvernements a contribué à mettre en lumière la dimension humaine du changement climatique et ses effets sur les populations.